

Si Foglia m'était conté

MARC-FRANÇOIS BERNIER, *Foglia l'insolent*, Édito, 2015,
383 pages

Françoise Bouffière

Volume 10, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2016). Compte rendu de [Si Foglia m'était conté / MARC-FRANÇOIS BERNIER, *Foglia l'insolent*, Édito, 2015, 383 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 29–29.

SI FOGLIA M'ÉTAIT CONTÉ

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

MARC-FRANÇOIS BERNIER
FOGLIA L'INSOLENT
Édito, 2015, 383 pages

Pourquoi Foglia nous a-t-il laissé tomber? Je lui en veux de ne plus faire partie du paysage. D'accord, on a tous le droit à une retraite avant de manger les pissenlits par la racine ou, dans son cas, avant que les angoisses d'un cancer du côlon nous fassent la peau. Il n'empêche que j'aimerais bien, de temps en temps, l'entendre encore s'indigner. Par bonheur, Marc-François-Bernier nous rend ce passionné de sport qui en connaît la beauté, cet amoureux des matous comme de la littérature qui manie l'ironie comme personne. Il nous rend un Foglia disséqué, analysé, pris dans ses contradictions, encensé et par conséquent presque mort, mais c'est déjà beaucoup. Il nous l'offre surtout en étayant son essai de multiples fragments des chroniques du journaliste. Lire Bernier dans ce volume, c'est relire Foglia, car l'essayiste sait se faire discret. Il laisse toute la place à son objet de recherche: son personnage, Foglia «insolent, car nous dévoilant tel que nous préférions ne pas nous voir. Sans complaisance» (p. 9).

Marc-François Bernier est spécialiste en matière d'éthique et de déontologie du journalisme, professeur agrégé au Département de communication de l'Université d'Ottawa. Il a la patience et la passion des chercheurs. À l'aide d'un bon logiciel, il a répertorié les 4300 chroniques de Foglia. Il les a regroupées et analysées pour mieux en faire ressortir la substantifique moelle. Cela donne une synthèse intéressante. Voici comment il présente son travail:

Cet essai est sans prétention scientifique ou littéraire, mais s'inspire des deux dans la démarche comme dans le propos. Il offre des incursions dans les corridors de l'histoire contemporaine, de l'écriture, du journalisme, du cyclisme, dans les détroits biographiques du chroniqueur et les deltas de l'imagination folglienne (p. 10).

«L'homme», la première partie du livre et ses sous-chapitres sont consacrés à la biographie du chroniqueur; 117 pages qui se lisent comme un roman. On le sait, Foglia est fils d'immigrants italiens, élevé dans une petite ville de France à laquelle il n'est guère attaché. Si la France ne représente pour lui que pauvreté et privations, son intégration au Québec est en revanche parfaitement réussie.

Enfant, il a résisté pour ne pas être Français. Devenu adulte, il a eu des montées de nostalgie et des envies excessives de redevenir Italien. Mais cela lui a passé. Il a détesté les

Français avant de se réconcilier avec eux tard dans sa vie. Il n'a jamais voulu être Canadien, mais est vite devenu Québécois (p. 51).

Pierre Foglia se sent chez lui au Québec et il le dit. Sa rapide insertion dans le monde du travail comme typographe puis comme chroniqueur y est certainement pour beaucoup (*Journal de Sherbrooke*, *La Vigie* de Bagotville, *Le Phare* à Chicoutimi, *La Patrie* à Montréal, *Montréal-Matin* et enfin en 1972 *La Presse* où il est journaliste sportif avant d'être chroniqueur d'humeur). Bernier cite à ce propos une chronique datant de 2000 qui rend hommage à notre pays. Je vous laisse la retrouver dans *Foglia l'insolent*, page 52.

Bernier se penche sur ces apparentes incongruités en nous présentant un employé loyal envers Desmarais dont il n'a jamais eu à subir la censure; un électron libre qui pouvait dire à peu près n'importe quoi à partir du moment où il endossait le rôle du fou du roi ou du clown.

Pour Bernier, «immigrant et indépendantiste sont deux particularités indéniables et fondamentales de la personnalité de Pierre Foglia.» (p. 67) L'indépendantiste, nous dit-il, ne se prive pas de dénoncer le multiculturalisme du Canada ni d'ironiser sur ses symboles. Comment Foglia a-t-il pu travailler 45 ans au journal *La Presse* tout en étant souverainiste de gauche, athée, méprisant, cabotin, vulgaire à l'occasion, car ne mâchant jamais ses mots? Bernier se penche sur ces apparentes incongruités en nous présentant un employé loyal envers Desmarais dont il n'a jamais eu à subir la censure; un électron libre qui pouvait dire à peu près n'importe quoi à partir du moment où il endossait le rôle du fou du roi ou du clown. Dans sa conclusion, l'essayiste souligne, en outre, que le journaliste a bénéficié de conditions exceptionnelles à *La Presse* pour qui il a été une mine d'or.

Certes, il aurait également joui de la liberté de tout dire au quotidien *Le Devoir*. Toutefois, seule *La Presse* lui permettait de toucher des centaines de milliers de lecteurs, de voyager dans des dizaines de pays, couvrir de grands événements planétaires, des Jeux olympiques aux conflits armés, en passant par le tour de France ou la chute de l'URSS (p. 380).

Dans «Le moraliste», Bernier analyse son sujet sous l'angle des valeurs qui l'animent: la liberté, la justice sociale, le courage, la franchise, l'honnêteté, l'anarchie et surtout l'éthique de l'effort. Ses chapitres sont autant



de présentations des postures de Foglia. De belles pages qui donnent l'occasion au lecteur de relire certaines chroniques autour du sport professionnel à la télé qui s'abaisse selon Foglia au niveau de la pub; de l'entendre s'indigner du moralisme ambiant de notre société qui infantilise les citoyens en les protégeant de tout; de s'en prendre aux féministes qui voient en chaque homme un violeur potentiel. Foglia, en guerre contre les charlatans du nouvel âge et les cours de croissance personnelle, est hilarant. Ses propos sur l'éducation et l'enseignement qui semble beaucoup l'intéresser donnent lieu, selon moi, à des jugements à l'emporte-pièce et j'approuve Bernier quand il note au passage «les valeurs de précepteur quelque peu obsolètes» du journaliste.

La troisième partie du livre permet de retrouver le meilleur du chroniqueur d'humeur: son style minimaliste qui séduit le lecteur. Cette utilisation des aphorismes, des comparaisons, des métaphores (chez quelqu'un qui prétend ne pas savoir ce qu'est le style, si ce n'est que c'est quand il n'y en a pas) est un grand art. Ce style, dit Bernier, «crée un effet de profondeur dans un texte qui aurait pu demeurer sans relief.» (p. 252)

Tous les amateurs de Pierre Foglia aimeront parcourir le petit chapitre intitulé: «Le Matou». Bernier y analyse judicieusement l'art de Foglia quand il se sert de ses chats pour: «mener le lecteur au-delà du sens premier du propos» (p. 358). Les chats, on le sait, sont pour lui une occasion de se réfugier dans le quotidien, là où le bonheur ronronne, dans l'infime de nos vies.

Lisez *Foglia l'insolent*, offert en guise de florilège de ses chroniques. Lisez le chapitre, «Le vieux», chapitre très touchant. Retournez à celui dit «Le cycliste» et pédalez à votre rythme dans ce livre qu'on peut parcourir dans l'ordre ou le désordre pour constater que si on a aimé Foglia, c'est parce qu'il nous faisait toujours sourire et rire, mais surtout parce qu'il nous apprenait à bien vivre ensemble. Comme chroniqueur d'humeur dit Bernier, «il proposait une façon de vivre, alors que d'autres cherchent à imposer une vulgate.» (p. 380). ♦